

Corot

Corot. 1910.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

No. 24.

12 à 5 (24)
LES PEINTRES ILLUSTRÉS

1^{re} 95

COROT



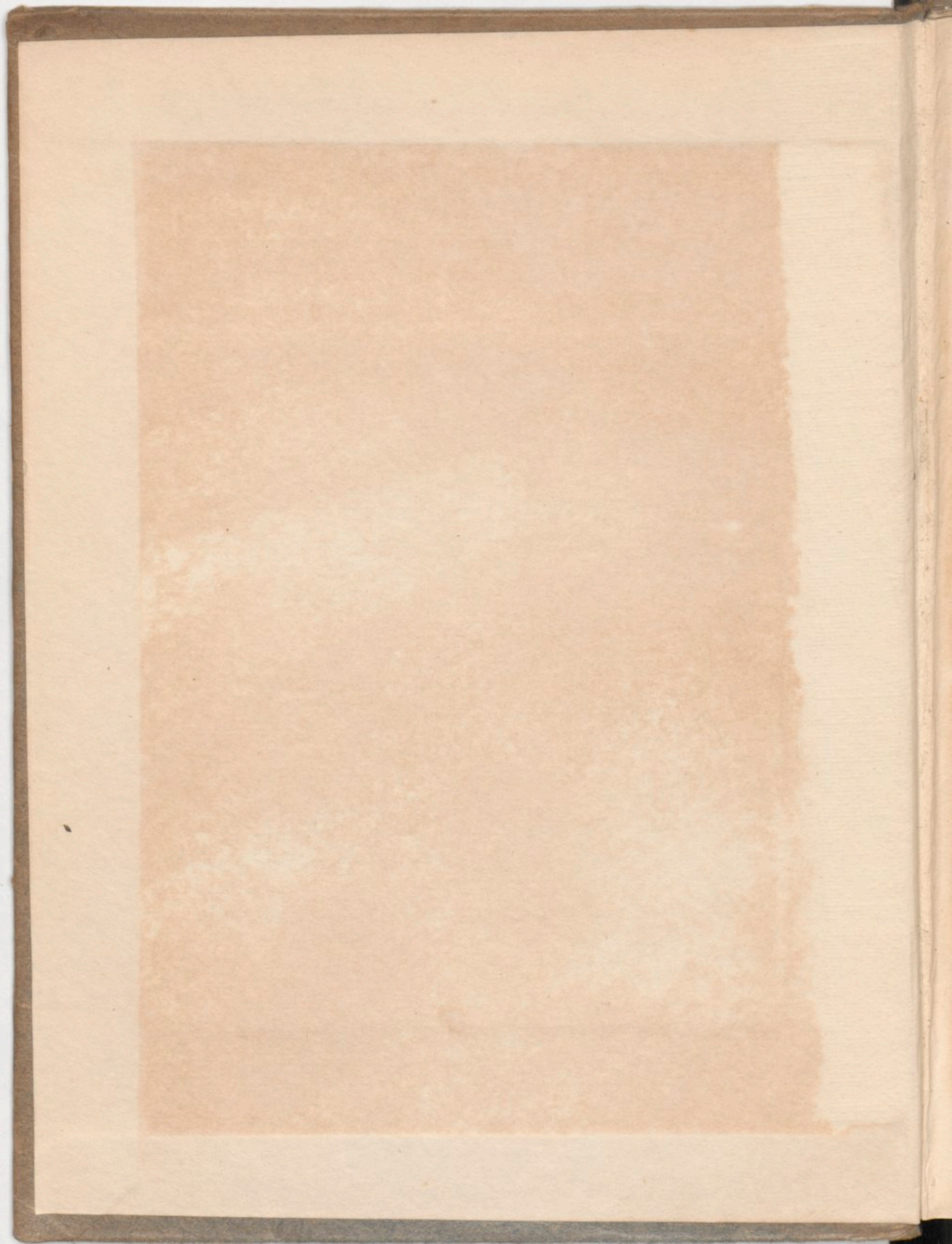
Institut National d'Histoire de l'Art



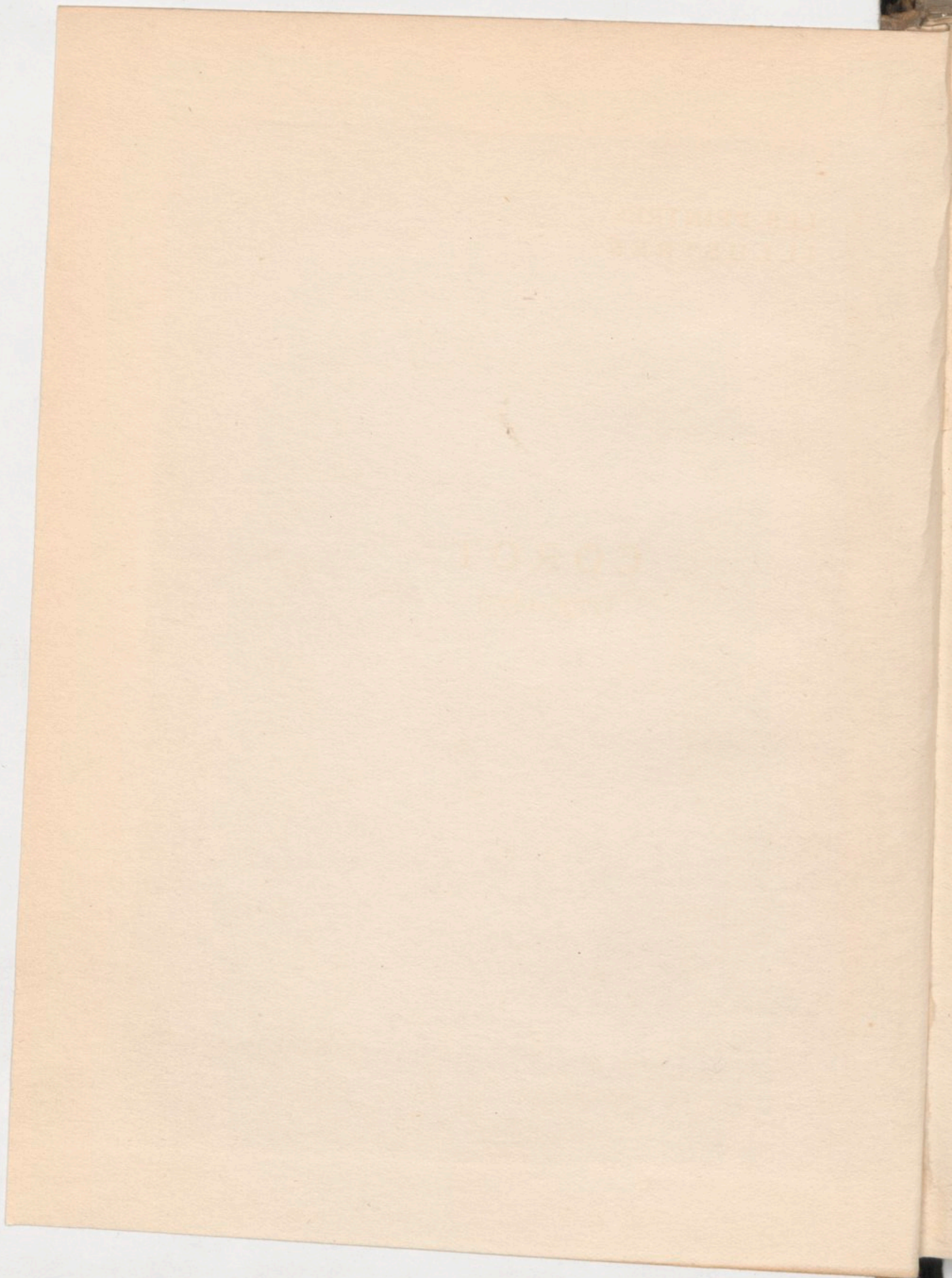
090101766585

ARTISTIC-BIBLIOTHÈQUE en COULEURS

PIERRE LAFITTE & C^{IE} EDITEURS



~~39 d 15~~



LES PEINTRES
ILLUSTRES

COROT

(1796-1875)

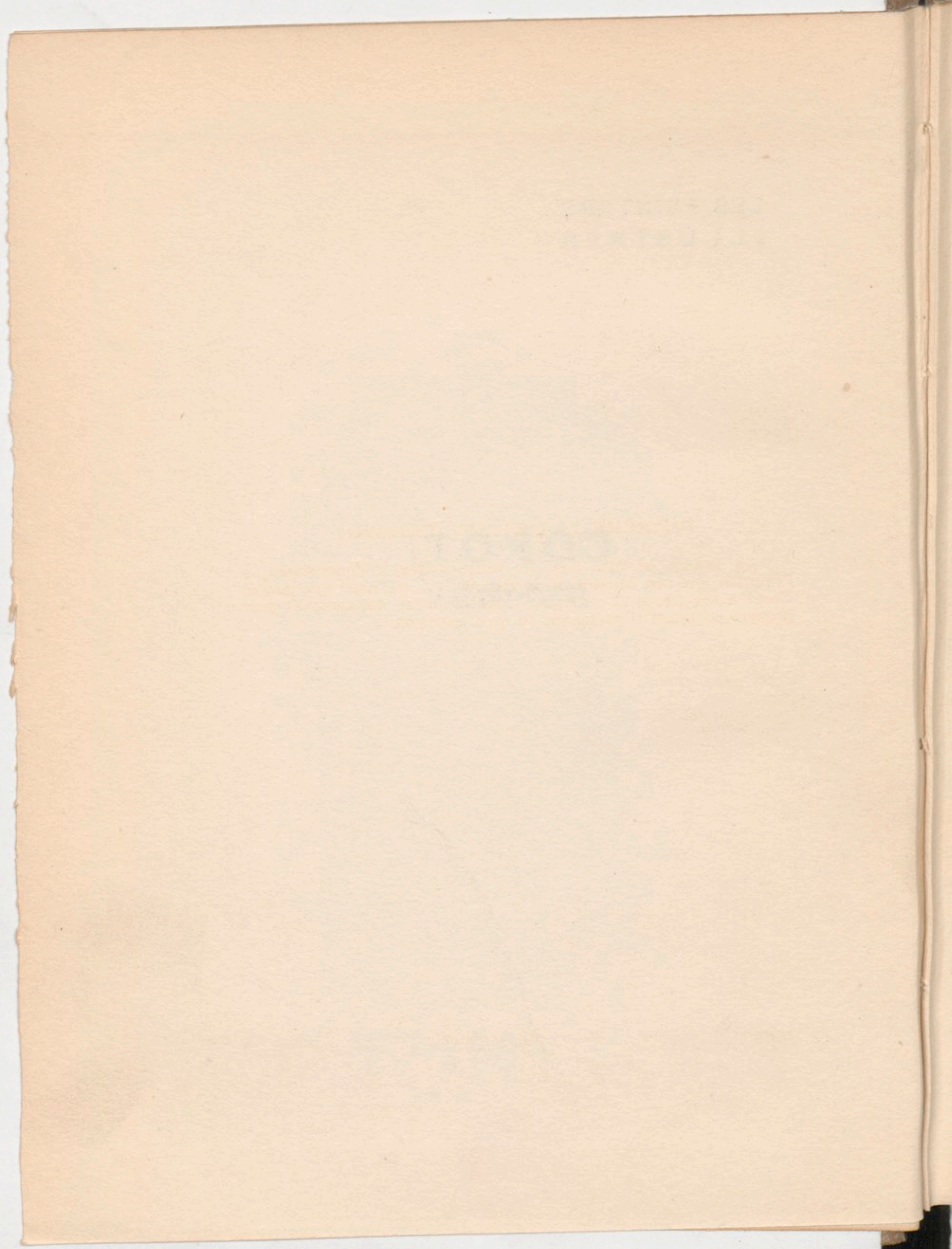
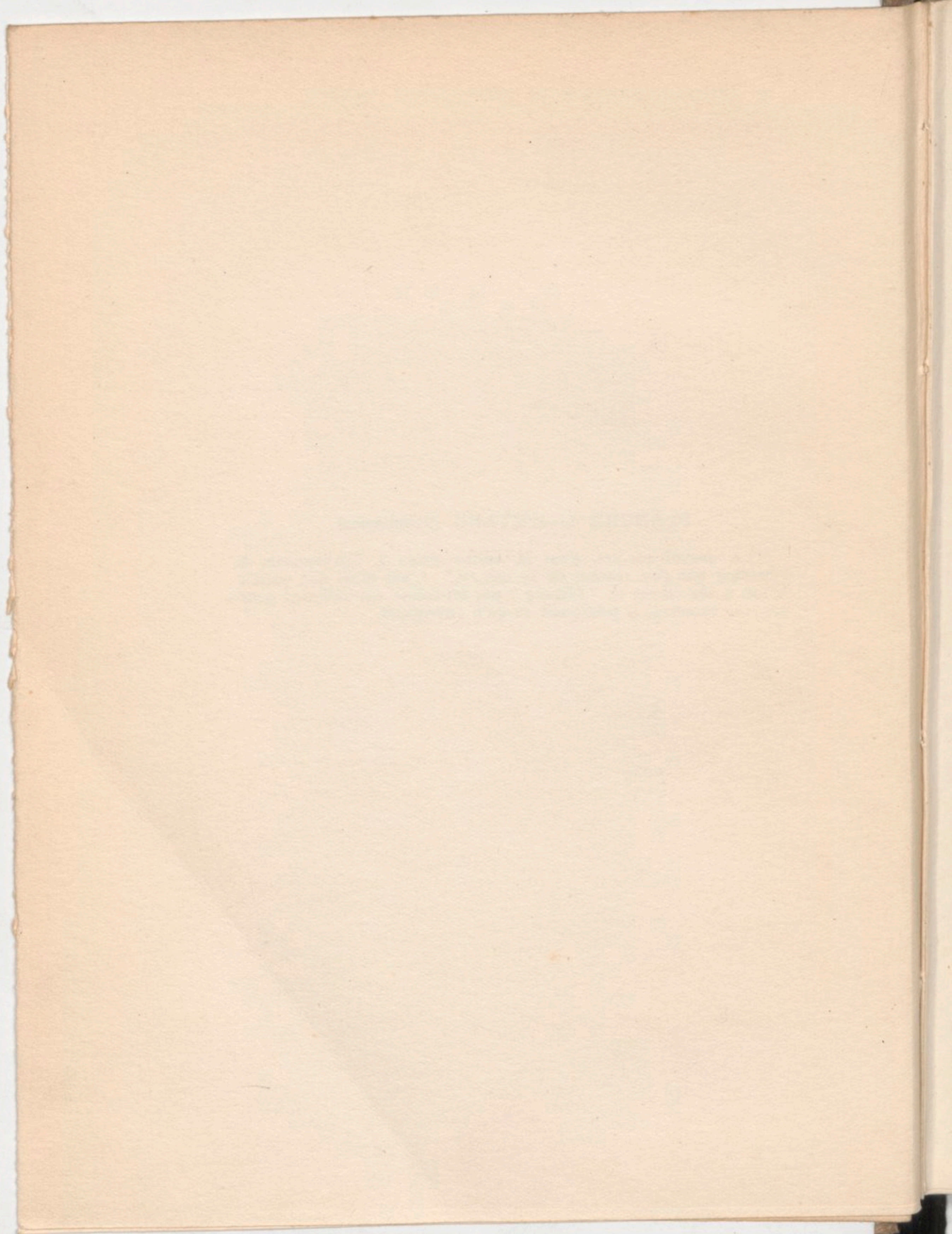
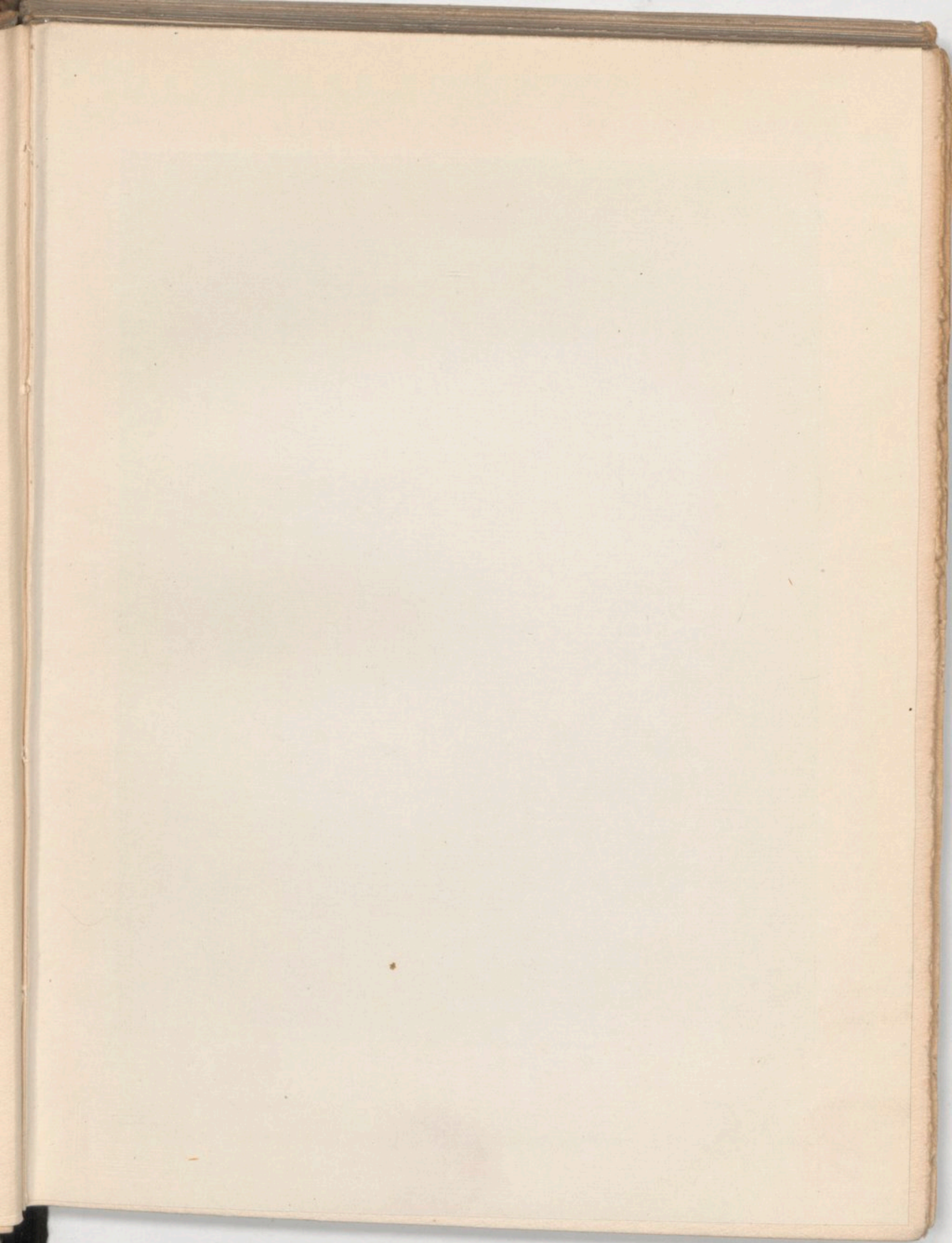
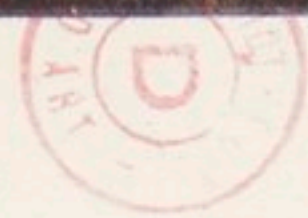


PLANCHE I.—L'ETANG (Frontispice)

“La beauté en art, c'est la vérité mêlée à l'impression, à l'émotion que l'on ressent de la nature.” C'est ainsi que parlait Corot à ses élèves et “l'Etang” par lui-même est suffisant pour prouver comment il pratiquait ce qu'il enseignait.





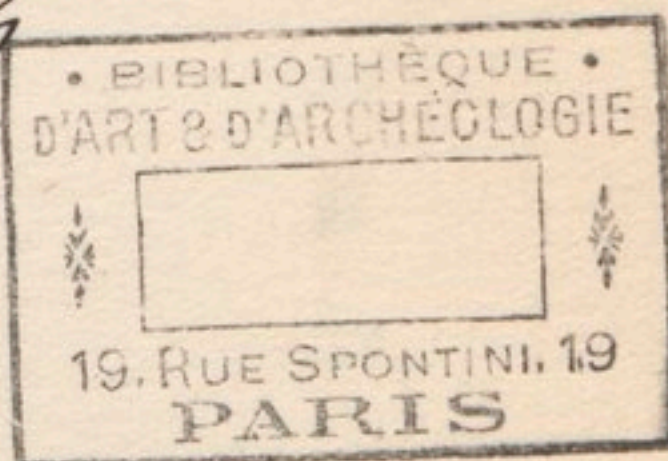
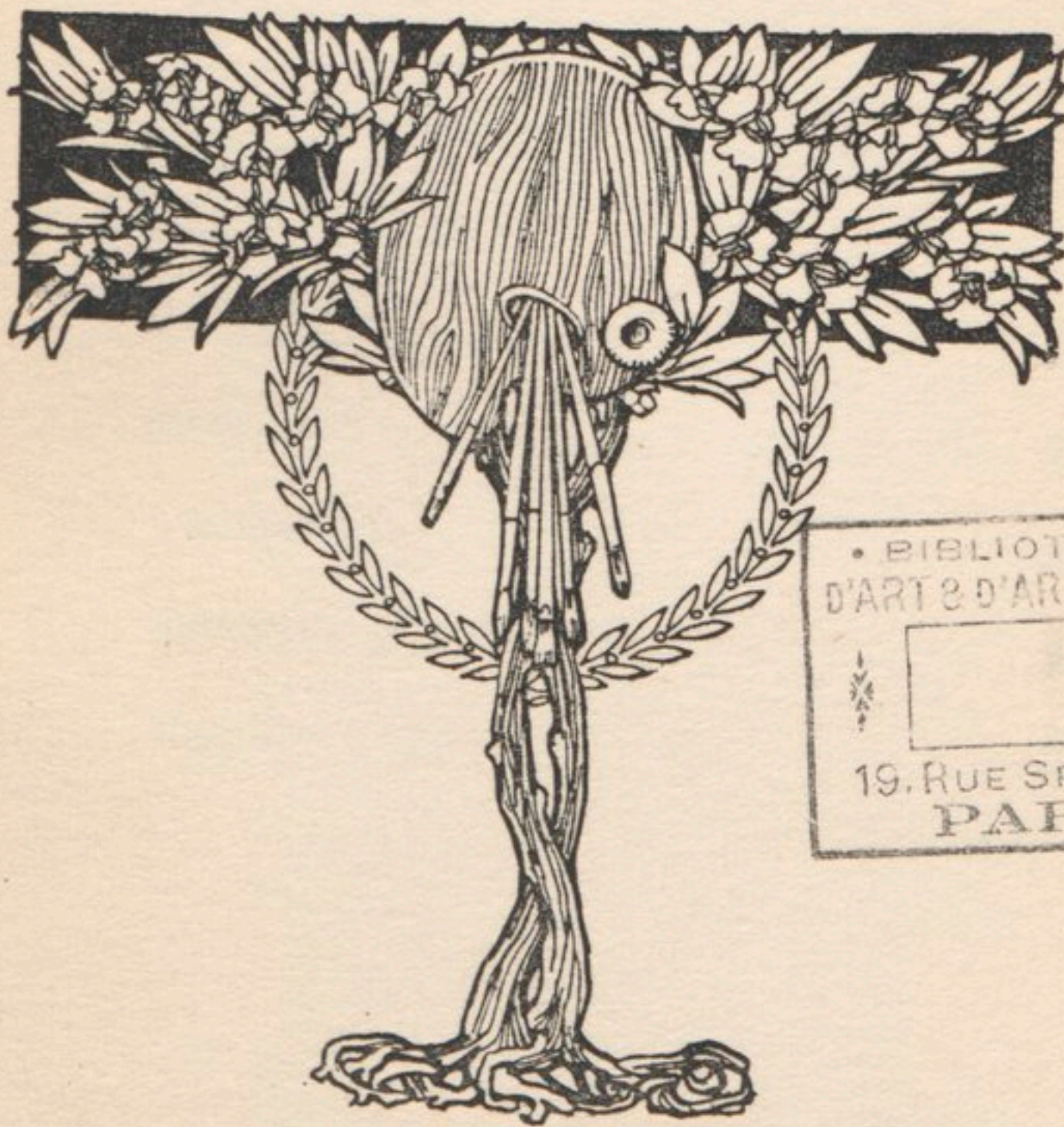


LES PEINTRES ILLUSTRES

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE
M. HENRI ROUJON,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Corot

HUIT REPRODUCTIONS FAC-
SIMILE EN COULEURS



PIERRE LAFITTE ET C^{IE}
— EDITEURS —
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

10103

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

10103

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

10103

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

10103

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

10103

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

10103

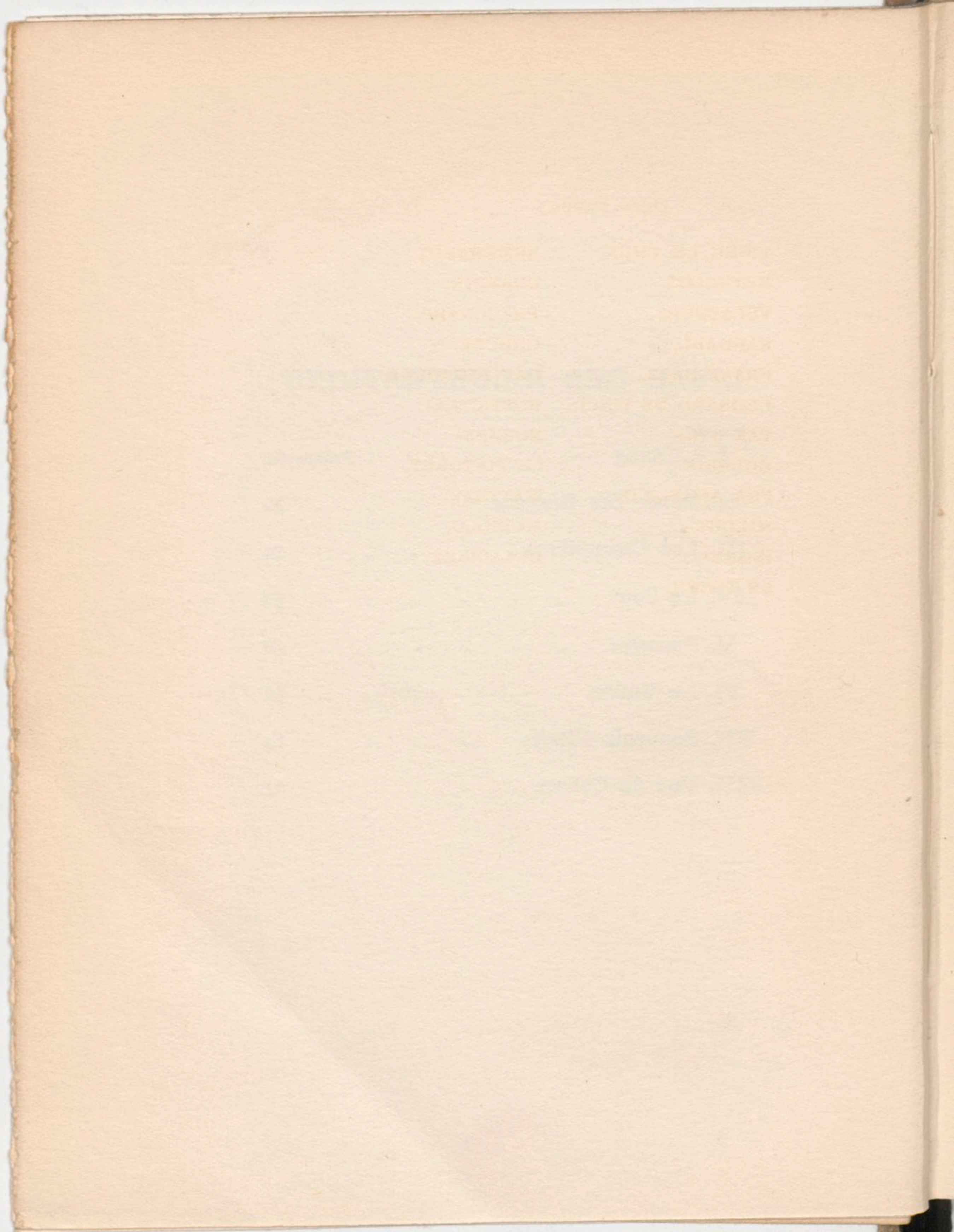
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

LISTE DES ILLUSTRATIONS

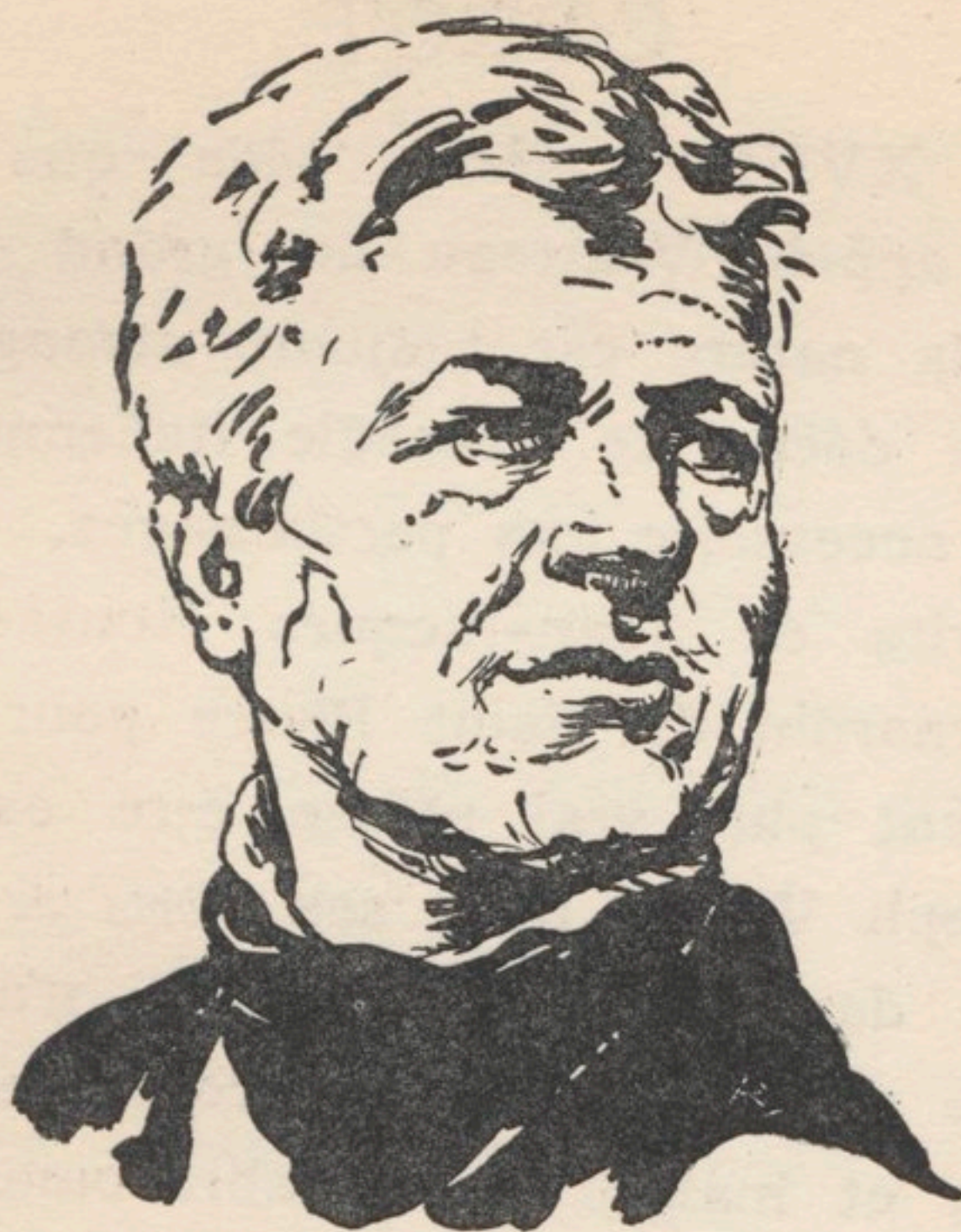
Planche

| | |
|----------------------------------|-------------|
| I. L'Etang | Frontispice |
| II. Danse des Bergers | 16 |
| III. Les Chaumières | 24 |
| IV. Le Soir | 32 |
| V. Paysage | 48 |
| VI. Le Vallon | 56 |
| VII. Souvenir d'Italie | 64 |
| VIII. Vue du Colisée | 72 |



DÉJA PARUS :

| | |
|-------------------|---------------|
| VIGÉE LE BRUN. | REMBRANDT. |
| REYNOLDS. | CHARDIN. |
| VELAZQUEZ. | FRAGONARD. |
| RAPHAEL. | GREUZE. |
| FRANZ HALS. | GAINSBOROUGH. |
| LEONARD DE VINCI. | BOTTICELLI. |
| VAN DYCK. | RUBENS. |
| HOLBEIN. | LE TINTORET. |
| FRA ANGELICO. | WATTEAU. |
| MILLET. | MURILLO. |
| INGRES. | DELACROIX. |
| LE TITIEN. | |



COROT

L'HISTOIRE du paysage dans l'art français, remplirait la matière d'un fort volume, nous ne pouvons en donner ici qu'un aperçu rapide, depuis Poussin et Claude Lorrain jusqu'à Corot, en passant par l'influence hollandaise.

Au XVIII^{ème} siècle, bien que nous ayons appelé Watteau un grand paysagiste, la nature est toujours arrangée un peu en décor de comédie italienne, elle est un accessoire aux personnages. Il faut les écrits de Jean-Jacques Rousseau et de Bernardin de Saint Pierre pour qu'un sentiment plus vrai puisse être exprimé, et Joseph Vernet avec ses *Ports de France* sacrifie davantage à la réalité, n'arrange plus ce qu'il voit, mais se contente de le copier ; et malgré sa bricabracomanie de ruines et de fabriques, Hubert Robert est doué des mêmes qualités ; la palette lumineuse de Claude Lorrain a éclairci celle de ses lointains descendants, et même d'étrangers comme Turner.

En 1750, l'ouverture au Luxembourg de collections de petits maîtres hollandais, accentua l'importance donnée à la nature

pour elle-même et telle qu'elle est; on s'inspira dès lors de Van Goyen, de Ruysdaël, d'Hobbema, de Potter.

Un peintre est passé à la postérité parce que le premier il a su faire des effets de pluie, c'est Watelet en 1800, et cela semble audacieux au milieu de toute l'antiquaille et de la mythologie dont on a l'habitude.

En 1816, un prix de Rome est fondé pour le paysage qui fut distribué tous les cinq ans jusque sous le Second Empire; c'était la reconnaissance officielle d'un art jusqu'alors jugé inférieur. En 1827, le romantisme qui a pour chef en poésie Hugo, en peinture Delacroix, s'honore aussi d'un paysagiste Paul Huet, grand admirateur de Constable.

L'Ecole de 1830 triomphe avec Isabey, Cabat, Jules Dupré, Diaz, Théodore

Rousseau, puis c'est Daubigny, Troyon, et enfin Corot.

Son œuvre a continuellement gagné dans l'estime des amateurs depuis ses premiers succès de 1840 et lui qui, de son vivant n'avait obtenu qu'une modeste gloire, âprement consentie peu à peu, eut été bien étonné si on lui avait prédit son extraordinaire triomphe posthume, si on lui avait annoncé les enchères folles dont on couvrirait ses tableaux; une toile vendue par lui quelques billets de cent francs, s'adjuge aujourd'hui au prix de deux cent cinquante mille francs.

Il serait injuste de voir là un engouement momentané de la mode, des exagérations d'un snobisme de passage, l'œuvre de Corot est assurée d'immortalité parce qu'elle n'est pas uniquement l'expression d'une époque, elle ne date pas, sa poésie,

PLANCHE II.—DANSE DES BERGERS

La "Danse des Bergers" est l'image vivante d'un heureux moment d'extase lyrique comme Corot en connut tant et que, grâce à son génie, il fait partager aux moins initiés.



BIOTHEQUE
D'ART

sa fraîcheur, sa délicieuse jeunesse sont de tous les temps et de tous les pays, elles seront aimées tant que les êtres auront une âme.

Les critiques les plus acerbes, qui combattirent le plus vivement Corot, n'ont pu prendre en défaut sa foi artistique. Sa devise était "Conscience, simplicité" et il y a toujours été fidèle.

Il réclamait pour l'artiste une entière indépendance, voici les conseils qu'il donnait :

"Que votre sentiment seul vous guide. Seulement comme nous ne sommes que de simples mortels, nous sommes sujets à l'erreur ; écoutez les observations mais ne suivez que celles que vous comprendrez et qui doivent se fondre dans votre sentiment ; fermeté, docilité, suivez vos convictions. Il vaut mieux n'être rien que d'être l'écho d'autres peintures. Comme

dit le sage, quand on suit quelqu'un, on est toujours derrière. Le beau dans l'art, c'est la vérité baignée dans l'impression que nous avons reçue à la vue de la nature. Je suis frappé en voyant un lieu quelconque, tout en cherchant l'imitation consciencieuse, je ne perds pas un seul instant l'émotion qui m'a saisi. Le réel est une partie de l'art; le sentiment complète. Sur la nature, cherchez d'abord la forme, après, les valeurs en rapports de tons, la couleur et l'exécution; et le tout soumis au sentiment que vous avez éprouvé. Ce que nous éprouvons est bien réel. Devant tel site, tel objet, nous sommes émus par une certaine grâce élégante. N'abandonnons jamais cela, et en cherchant la vérité et l'exactitude, n'oublions jamais de lui donner cette enveloppe qui nous a frappés; n'importe quel site, quel

objet ; soumettons-nous à l'impression première. Si nous avons été réellement touchés, la sincérité de votre émotion passera chez les autres."

Il est malaisé d'établir la généalogie artistique du peintre voulant à tout prix être personnel, "avec une ardeur qui n'admet aucune concession"; cependant une filiation existe évidente de Claude Lorrain, à lui, ne serait-ce que dans l'emploi des mythologies qu'animent la blondeur ouatée de ses paysages. Néanmoins dans la lutte engagée contre les classiques, à laquelle il prit part, il demeure encore une figure isolée, ne subissant pas l'ambiance de ses contemporains, de l'Ecole de Barbizon, il apparaît, au milieu de cette pléiade illustrée, le seul idéaliste; ses tableaux ne sont pas la reproduction de tel ou tel site, mais l'expression peinte

d'un joli effet de couleur, d'une forme gracieuse, d'un jeu délicat de lumière; l'âme même de la nature vibre dans le moindre de ses croquis; il a la vision d'un rêveur mais dont une volonté raisonnée guide le pinceau. C'est tout à la fois un grand artiste et un grand peintre; les deux mots ont chacun leur sens.

L'art pour lui, fut une religion; et à son culte dévotieux, il ne donnait que le meilleur de lui-même; un aveu de lui est un modèle rare de conscience artistique. "Un jour, dit-il, je me suis permis de faire quelque chose de chic, laissant ma brosse aller à sa volonté; lorsque ce fut terminé, je fus pris de remords et ne pus fermer les yeux de toute la nuit. Aussitôt qu'il fit jour, je courus à ma toile, et avec rage, je grattai avec mes ongles

tout mon travail de la veille. A mesure que mes fioritures disparaissaient, je sentais ma conscience devenir plus calme, et une fois que le sacrifice fut accompli, je respirai plus librement, car je me sentais réhabilité à mes propres yeux."

Il semblerait que Corot peignait les arbres avec cette même émotion religieuse des primitifs italiens peignant, dans la calme retraite du cloître, leurs madones et leurs Vierges; il est un prêtre officiant à l'autel de la Nature, célébrant le Saint Sacrifice, et chacune de ses peintures est une élévation de l'Hostie consacrée.

C'est cette qualité qui fait son œuvre supérieure; dans un Musée ou une collection, un tableau de Corot n'éblouit pas pour attirer l'attention; mais quand une fois on l'a vu, on ne peut plus s'en détacher et l'entour devient vulgaire. On

pénètre avec lui dans un sanctuaire, d'où la foule bruyante est exclue, on écoute le silence, on jouit d'une quiétude adorable.

Toute sa vie, Corot fut aussi indépendant qu'il était laborieux ; il s'efforça toujours de voir avec ses propres yeux et de garder sa vision claire et simple. "Je prie tous les jours le bon Dieu, disait-il, qu'il me rende enfant, c'est-à-dire qu'il me fasse voir la nature et la rendre comme un enfant, sans parti pris." Sa prière a été exaucée.

Il savait saisir les moindres beautés de ce qui s'offrait à sa vue, et cette parole de Daubigny à son lit de mort est significative : "Adieu, je vais voir si mon ami Corot m'a trouvé de nouveaux paysages à peindre." Ce qui signifie que Corot ne manquait jamais de sujets, qu'il savait toujours découvrir la beauté cachée.

PLANCHE III.—LES CHAUMIÈRES.

Les Chaumières, par leur éclat et la sincérité des tons occupent un des premiers rangs dans les plus belles productions de la carrière du maître.



QUE
D'ART

“ La nature, disait-il, est une éternelle beauté.” Partant pour une de ses nombreuses excursions où il allait à la chasse aux croquis, il raconte à un de ses amis qu’il a entendu des peintres parler en très mauvais termes du pays qu’il a choisi et où il va, mais qu’il espère bien y découvrir des sujets de tableaux ; ce qu’il fit d’ailleurs ; en effet, il y a partout des motifs, c’est la faculté de voir qui est rare.

Sur la manière de travailler de Corot, nous sommes renseignés par cette page de Théophile Silvestre, écrite en 1856 :

“ Si Corot voit deux images qui lui paraissent de prime-abord également sombres, il s’appliquera à discerner positivement la différence qu’il sait d’avance exister entre elles, avant que de commencer sur la plus ou la moins sombre, la série de ses tons de couleur. Les deux extrêmes

du ton général établis, les valeurs colorées intermédiaires prennent leur place relative et se subdivisent elles-mêmes naturellement à l'infini. Ces valeurs s'appellent et se répondent de la plus perçante à la plus étouffée dans l'harmonie universelle, comme la voix et l'écho. Si l'artiste observe dans un paysage ou dans une figure une coloration divisée en quatre valeurs principales, il représentera pour mémoire la plus claire par 4, la plus sombre par 1, les deux intermédiaires par 2 et 3. Par cette pratique positive, il lui serait facile de fixer en voyage avec un crayon et un bout de papier les effets les plus rapides, au moins sous le rapport du métier, car il n'est pas homme à chiffrer ses sentiments. Le peintre fait d'abord son ciel, puis les premières masses qui le détachent au milieu, à droite ou à gauche ; il cherche

ensuite la combinaison des objets reflétés dans les eaux, s'il y a des eaux, pour arriver enfin à l'établissement de ses premiers plans ; de telle sorte que les objets paraissent s'animer et venir un à un du fond de la toile et se ranger par ordre aux yeux du spectateur. Quelquefois, il procède avec moins de régularité, car il va sans dire que ces pratiques sont des habitudes libres et non des recettes invariables et pédantesques. Il poursuit en même temps avec persévérance la forme, la couleur et le mouvement des objets, et passant d'un œil inquiet tous les points du tableau avant que de poser une touche pour s'assurer qu'elle correspond avec toutes les autres et éviter toute fausse note. S'il se hâte, il peut devenir brusque et maladroit, laisser par ci par là des inégalités de pâte qu'il enlève ensuite

avec un rasoir, comme s'il faisait la barbe à ses paysages, se réservant toutefois de faire profit de quelques accidents heureux provoqués sur la toile par ces expédients. Il a une immense mémoire des formes, des couleurs, de leurs relations, et des effets observés à toutes les heures du jour. La peinture de Corot est douce, sans chocs ni contrastes éclatants, le mariage des tons y est poussé si loin, que le ton pur s'y affaiblit en nuances infinies dans une harmonie parfaite, mais presque monochrome et légèrement voilée. Ces tableaux ne sautent pas vivement aux yeux ; une espèce de fumée grise, vapeurs ou poussière, rampe sur les terrains, passe lentement au-dessus des eaux, enveloppe les arbres, émousse les rayons lumineux. Déchirons ce léger voile : d'immenses profondeurs où tout se baigne dans les

ombres transparentes et les tièdes clartés s'ouvrent à nos yeux ravis, ce qui fait dire à l'artiste : "Pour bien entrer dans ma peinture, il faut avoir au moins la patience de laisser fuir le brouillard, on n'y pénètre que lentement, et quand on y est on doit s'y plaire, puisque mes amis ne me font pas d'infidélités." Quand on étudie les dessins de Corot, par exemple ceux de la collection Moreau-Nélaton, ou les pages d'album que possède le docteur Coupard, on se rend compte de l'étude patiente et longue qu'il faisait de la nature, avant de la généraliser dans une synthèse émotive, et s'il éliminait un fragment de la réalité, c'était de son plein vouloir, et non pour s'épargner de la peine. "Placez tout ce que vous pourrez d'abord, disait-il, puis ensuite enlevez le superflu. Je cherche toujours

à voir de suite l'effet; je fais comme un enfant qui gonfle une bulle de savon. Elle est encore toute petite, mais elle est déjà sphérique, puis il gonfle tout doucement jusqu'à ce qu'il ait la crainte qu'elle n'éclate. De même, je travaille dans toutes les parties de mon tableau à la fois, en perfectionnant tout doucement, jusqu'à ce que je trouve l'effet complet."

Et il ajoutait: "Je commence toujours par les ombres et c'est logique, car comme c'est ce qui vous frappe le plus, c'est ainsi ce que l'on doit rendre d'abord . . . il y a toujours dans un tableau un point lumineux, mais il doit être unique; vous pouvez le placer où vous voudrez; dans un nuage, dans la réflexion de l'eau ou dans un bonnet; mais il ne doit y avoir qu'un seul ton de cette valeur."

Et encore: "Je ne suis jamais pressé

PLANCHE IV.—LE SOIR

“ Mon Soir, je l'aime, je l'aime ! Il est si vigoureux ! ” Ainsi parlait Corot en se plaçant devant sa toile à l'exposition où il se trouvait avec un ami. C'est plus encore, c'est un moment de beauté magique, surtout et rendu durable—c'est une émotion heureuse rendue matérielle.



d'arriver au détail; les masses et le caractère d'un tableau m'intéressent avant tout. Quand c'est bien établi, alors je cherche les finesses de forme et de couleur. Je reviens sans cesse sans être arrêté par rien et sans système . . . après une excursion, j'invite la nature à venir passer quelques jours chez moi; c'est alors que commence ma folie; le pinceau à la main, je cherche des noisettes dans les bois de mon atelier, j'y entends chanter les oiseaux, les arbres frissonner sous le vent; j'y vois couler les ruisseaux et les rivières chargés des mille reflets du ciel et de tout ce qui vit sur les rives; le soleil se couche et se lève chez moi."

Ils sont à citer entièrement ces cahiers de notes recueillis par Alfred Robant; Corot revient toujours sur cette question de la nature des tons: "Il ne dépend

pas de l'artiste de naitre homme de génie ni même de devenir exécutant fort habile ; mais le premier venu peut arriver, à peine d'infirmité, à se rendre compte de la proportion des formes et de la relation des couleurs entre elles. Les marchandes de modes ne se trompent guère dans leurs assortiments. Il y a chez ma sœur, à Ville-d'Avray, une jardinière qui fait très-bien les bouquets ; elle enseignerait les lois de l'harmonie à plusieurs de nos peintres célèbres." Un homme ne doit embrasser la profession d'artiste qu'après avoir reconnu en lui une vive passion pour la nature et une disposition à la poursuivre avec une persévérance que rien ne saurait abattre.

Corot est "l'homme des gris," le peintre du crépuscule ; cette affirmation ne veut pas insinuer que son art soit étroitement

limité. Les deux aurores, comme les anciens Egyptiens les appelaient, Isis et Nephthys, l'aurore du jour et l'aurore de la nuit, se révélèrent à Corot sans réserve; il savait comment traduire en impressions subtiles et cependant très lisibles, la tranquillité, la fraîcheur, le tremblottement indescriptible de la vie qui s'éveille, l'éloignement indécis des choses familières, tout le mystère et la magie de cet instant délicieux. Il invoquait la déesse pour ses tableaux, et ce ne fut jamais en vain. "Lorsque le soleil se couche, disait-il, le soleil de l'art se lève!"

Le gris d'aurore, le mot avait une signification froide et sombre avant que Corot vienne, lui qui sut rendre le frisson charmant de la fraîcheur du matin; aussi beaux que l'aurore dont ils sont nés, apparaissent ses fins gris-perle; et sa palette semble

en contenir une infinité, chacun pur, délicat et s'harmonisant avec les autres.

Ces peintures d'aurore sont exquises, et elles sont vraies ; elles ont en elles la certitude de l'absolue réalité.

Corot devint un maître parce qu'il ne cessa jamais d'étudier ; il garda "l'œil de l'enfant," mais il sut profiter de l'expérience accrue par de longues heures de travail qui, du reste, ne lui étaient ni laborieuses ni pénibles ; peindre était sa joie. Il existe une description de l'artiste à la fin de sa vie, elle est d'Albert Wolff : "Un vieillard arrivé à la fin d'une longue carrière, vêtu d'une blouse, abrité sous un parasol, les cheveux blancs avec un reflet d'auréole, attentif comme un écolier, s'efforçant de surprendre quelque secret qui aurait pu lui échapper dans la nature qu'il observe depuis 70 ans, souriant au ramage des

oiseaux, aussi heureux de vivre et de jouir de la poésie de la campagne que s'il avait encore vingt ans ; âgé comme il l'était, le grand artiste espérait encore apprendre. Une chose qu'il faut noter, Corot aimait beaucoup la musique ; il arrivait à son travail en chantant comme une alouette, mais avec un organe plus fort, et il continuait de chanter tout en peignant ; le soir, pour lui-même et des amis, il continuait sa chanson. Ne s'oublia-t-il pas, un jour, à la moduler pendant une réception officielle !

Il y a, dans les peintures de Corot, comme une transposition musicale ; il semble qu'on entend s'élever d'elles de douces harmonies, que des mélodies cachées frissonnent derrière les verdure. Du reste, une phrase de Corot se rapporte à cette impression ; admirant un paysage, il

s'écria : "Quelle harmonie ! quelle grandeur ! On dirait du Gluck !" C'était son auteur préféré ; la veille de sa mort il demandait à un de ses amis de lui en jouer. A Paris, il suivait assidûment les concerts et l'Opéra, la musique était la forme d'art qui l'enthousiasmait le plus après sa peinture.

Son père, Louis Jacques Corot, était le fils d'un perruquier de la rue des Grands Degrés ; il quitta la profession paternelle pour diriger le commerce de "modes et rubans, frivolités et fanfreluches" de sa femme, Suissesse très entendue aux affaires ; elle avait acquis une certaine renommée, le beau monde fréquentait sa boutique de la rue du Bac, en face le Pont Royal, et ses modèles avaient un renom d'élégance. Il y a une gravure de modes dessinée par Gavarni, en 1830, qui porte le nom de Mme Corot.

Lorsque Jean-Baptiste Camille, qui était né le 26 juillet 1796 (28 messidor an IV) eut achevé son instruction, sans avoir été un élève brillant, on décida de le placer comme commis-vendeur chez un drapier de la rue de Richelieu, ensuite chez Delalain, rue St. Honoré ; il n'y montra aucune disposition, et après un essai infructueux, le père n'éleva pas d'objections à la décision de son fils : "Je veux être peintre." Corot a résumé cela dans un autographe curieux que possédait M. de Beauchesne, secrétaire du Conservatoire sous Cherubini et Auber :

"Paris, 5 février 1871.

"Monsieur, d'après votre désir, je vous remets quelque note biographique. J'ai été au collège de Rouen jusqu'à dix-huit ans. De là, j'ai passé huit ans dans le commerce, ne pouvant plus y tenir, je me

suis fait peintre de paysages ; élève de Michallon d'abord. L'ayant perdu, je suis entré dans l'atelier de Victor Bertin. Après je me suis lancé tout seul sur la nature et voilà."

Quand il abandonna définitivement la draperie, son père lui donna une pension, qu'on servait à une sœur cadette qui venait de mourir, 1200 livres par an, qui le mettait à l'abri de la pauvreté. Comme le disait le futur peintre, il pouvait toujours compter sur "la soupe et les souliers-bottes." Du reste, Corot a eu toute sa vie des goûts très modestes, et sa plus grande joie était de donner sans mesure, ne demandant rien en retour.

Quelle fut sa carrière de peintre ?

Le voici à 26 ans, à la tête pour tout capital d'une bonne santé, d'une certaine habileté de crayon, d'un enthousiasme fou,

et de quelque argent. Aussitôt débarrassé des soucis de la draperie, il se met à l'ouvrage, fait poser la nature devant lui, et ses premières œuvres ont déjà la marque distinctive de celles de plus tard.

Il travaille dans les ateliers de Michallon et de Bertin, fabricants de *paysages historiques*. "J'ai fait mon premier paysage d'après nature, a-t-il avoué, à Arcueil, sous l'œil de Michallon, qui me donna comme unique conseil de rendre, avec le plus grand scrupule, tout ce que je verrais devant moi. La leçon m'a servi. J'ai toujours eu depuis l'amour de l'exactitude."

Ce Michallon devait être le premier lauréat du Grand Prix de Rome pour le paysage que l'on venait de fonder.

A Ville-d'Avray, où son père avait acheté une maison en 1817, il trouva de

nombreux sujets de tableaux. Jules Claretie a parlé de cette maison : "Elle a une histoire. A la fin du dix-huitième siècle, un capitaine de la chaîne des forçats, M. Thiriet de Grandpré, devisait sentimentalement au bord des étangs avec une demoiselle d'Opéra. Le lieu plût à la jeune beauté, et elle soupira ce désir : achever sa vie orageuse devant cette eau calme. Le capitaine de la chaîne des forçats, homme sensible selon le temps, combla les vœux de la nymphe ; il acheta le terrain, y fit bâtir un logis et un Kiosque aux murs roses, un Trianon minuscule. "C'est le dernier chapitre de *Manon Lescaut*, disait Gambetta."

"Après M. Thiriet de Grandpré, ce fut l'académicien Etienne qui acheta la propriété de Ville-d'Avray et y fit bâtir une sorte de portique de temple grec de

l'époque impériale qui a dû maintes fois amener un sourire sur les lèvres du *papa* Corot." Cette demeure en face de laquelle on a élevé le monument de Corot est aujourd'hui la propriété de l'éditeur Alphonse Lemerre.

Bien que ces sites de Ville-d'Avray aient toujours été sa prédilection, Corot voyagea beaucoup de côté et d'autre, dans la Bourgogne, le Nivernais, le Morvan; sur son séjour en ce dernier pays, Everard Meynell a dit dans son livre, *Corot et ses amis*: "Il alla dans un petit hameau où il reçut l'hospitalité du forgeron de l'endroit; vivant parmi la famille nombreuse, mangeant leur soupe, habillé avec la blouse bleue du campagnard, Corot fit des économies sur ses 1200 livres de pension, le prix de ses toiles, de ses couleurs, de ses pinceaux, ne dépassant pas

trois francs par jour. Cette simplicité ne lui était pas un sacrifice, il n'attacha jamais d'importance aux douceurs et au confort de la vie. C'est là qu'il connut et étudia le paysan, dont il aimait l'existence modeste, la nourriture frugale, la bonne habitude de se lever avec le jour. Il ne tira pas de cette fréquentation les synthèses impressionnantes de Millet."

Ces modèles, du reste, ne tiennent pas beaucoup de place dans son œuvre; la délicatesse et l'élégance de sa vision sont aussi étrangères à l'âme rustique que le lyrisme contenu de Millet, mais à cause de son caractère gai et expansif, de sa bonhomie, il fraya peut-être plus avec le paysan que le peintre de Barbizon.

Le premier voyage de Corot en Italie date de 1825.

Eugène Fromentin a écrit dans ses

Maîtres d'autrefois : "Il cultiva l'Italie de bonne heure, et en rapporta je ne sais quoi d'indélébile. Il fut plus lyrique, aussi champêtre, moins agreste, il aima les bois et les eaux, mais autrement. Il inventa un style ; il mit moins d'exactitude à voir les choses qu'il n'eut de finesse pour saisir ce qu'il devait en extraire et ce qui s'en dégage."

Contrairement à tous les artistes qui firent les pèlerinages de Rome, de Florence, de Venise, Corot s'intéressa moins aux trésors des musées et des églises qu'à la nature elle-même ; toujours le carnet à la main, il prenait des croquis et, dans ses lettres, il note bien plutôt des descriptions de paysages que des considérations sur les tableaux des maîtres anciens ; aussi ne subit-il aucune influence et continua-t-il de peindre selon sa technique

personnelle. Ses vues d'Italie sont dans la manière de ses œuvres précédentes, ainsi *le Colisée*, qui est maintenant au Louvre.

Il se fit à ce moment des relations précieuses, telle que celle de d'Aligny qui avait deviné son génie et qui, un jour, au café del Greco, s'adressant aux peintres fréquentant là, leur dit : "Ce Corot qui vous chante des chansons et que vous considérez comme un camarade ordinaire, il est votre maître à tous. L'amitié de Corot et de d'Aligny dura jusqu'à la mort de celui-ci, en 1874."

En 1822, Corot exposa pour la première fois au Salon ; les deux tableaux qu'il avait envoyés furent remarqués, mais il ne se trouva personne pour les acheter. "Je suis heureux que ma famille me donne la soupe et les souliers-bottes"

PLANCHE V.—PAYSAGE

Le jeu de lumière filtrant à travers le feuillage n'a jamais été plus merveilleusement rendu sur une toile et d'une façon aussi près de la nature que dans le "Paysage" que nous reproduisons ici. La manière dont les arbres sont rendus dans leur nature et dans leur âme est tout à fait étonnante.

Souvenir de Montfaut



répétait Corot qui devait encore attendre plus ^{de} de vingt ans un profit matériel de son art. Cependant, avant même son retour de Rome, il avait été salué par des critiques avisés ; l'enthousiasme de d'Aligny et de quelques autres avait entraîné des écrivains éminents ; on prédisait sa gloire. Il rentra en France en passant par Venise.

En 1834, il retourna visiter l'Italie, travaillant partout où il se trouvait, et, quand il ne peignait pas, emmagasinant dans ses yeux et son cerveau des sujets, des décors de tableaux ; de sa vie et de ses impressions pendant ce séjour, M. Moreau-Nélaton a, dans son très beau livre sur Corot, cité des lettres intéressantes, et les tableaux faits en Italie comptent peut-être parmi les meilleurs de Corot, *Le lac Nemi, le Château Saint Ange, le pont de Narni,*

etc. Au Salon de 1835, il exposa *Agar* et *Vue prise à Riva* ; à celui de 1839, son envoi inspira à Théophile Gautier des vers qui sont une très habile transposition de l'art du peintre :

Mais voici que *le soir*, du haut des monts descend ;
L'ombre devient plus grise et va s'élargissant ;
Le ciel vert a des tons de citron et d'orange ;
Le couchant s'animait et va plier sa frange ;
La cigale se tait et l'on n'entend de bruit
Que le soupir de l'eau qui se divise et fuit ;
Sur le monde assoupi les heures taciturnes
Tordent leurs cheveux bruns mouillés de pleurs
nocturnes.

A peine reste-t-il assez de jour pour voir,
Corot, ton nom modeste écrit dans un coin noir.

(*La Presse*, du 27 avril 1839.)

A dater de 1840, la renommée du peintre devient sans cesse grandissante ; cette année là, il reçoit une consécration officielle ; deux de ses tableaux sont achetés par l'Etat. Il n'a jamais eu la

surprise joyeuse de se réveiller un beau matin célèbre tout à coup, son art fut reconnu peu à peu, et non sans soulever d'injustes critiques dont le bonhomme souriait. M. de Nieuwerkerke, Surintendant des Beaux-Arts, se distingua parmi ces ignorants et ces aveugles, il accusa Corot de "barbouiller ses toiles avec une éponge trempée dans de la boue." Avec l'éloignement et la révision de la postérité, de pareils jugements paraissent invraisemblables. Mais ils sont cependant l'apanage honteux de certains critiques ; l'occasion s'est renouvelée plusieurs fois depuis Corot.

La contre-partie était faite par de hauts esprits comme Delacroix qui appelait Corot "l'homme des paysages" et le traitait de "rare génie."

Peu à peu, chaque année, ses envois au Salon attiraient davantage l'attention,

on donnait à l'artiste le rang qui lui était dû ; en 1848 il est nommé membre du jury, et l'un de ses tableaux *Un Site en Italie*, est acheté par l'Etat ; deux années auparavant, il avait reçu la croix de la Légion d'honneur au grand étonnement de son père qui ne comprenait pas pourquoi on récompensait ainsi les *mauvais* succès de Jean-Baptiste Camille.

Conter en détail l'histoire de Corot pendant les années qui suivirent, on le peut faire surtout avec les lettres qu'il écrivait de tous les endroits où il passait pendant ses excursions en France, en Suisse, en Belgique. Corot a beaucoup voyagé, et comme partout il travaillait toujours, le catalogue de ses peintures et de ses dessins aussi bien que les notes de ses carnets de poche suffiraient à nous renseigner.

Son succès augmentait, il était considéré comme un maître, et bien que ses prix de vente d'alors nous semblent ridiculement peu élevés, Corot s'en réjouissait néanmoins, s'en étonnait même.

“ Quelle merveille pour moi, de me trouver aujourd'hui un homme intéressant ! Quel dommage que l'on n'ait pas dit cela plus tôt à mon père qui en voulait tant à ma peinture, et qui n'y trouvait rien de bon parce que je ne la vendais pas ! ”

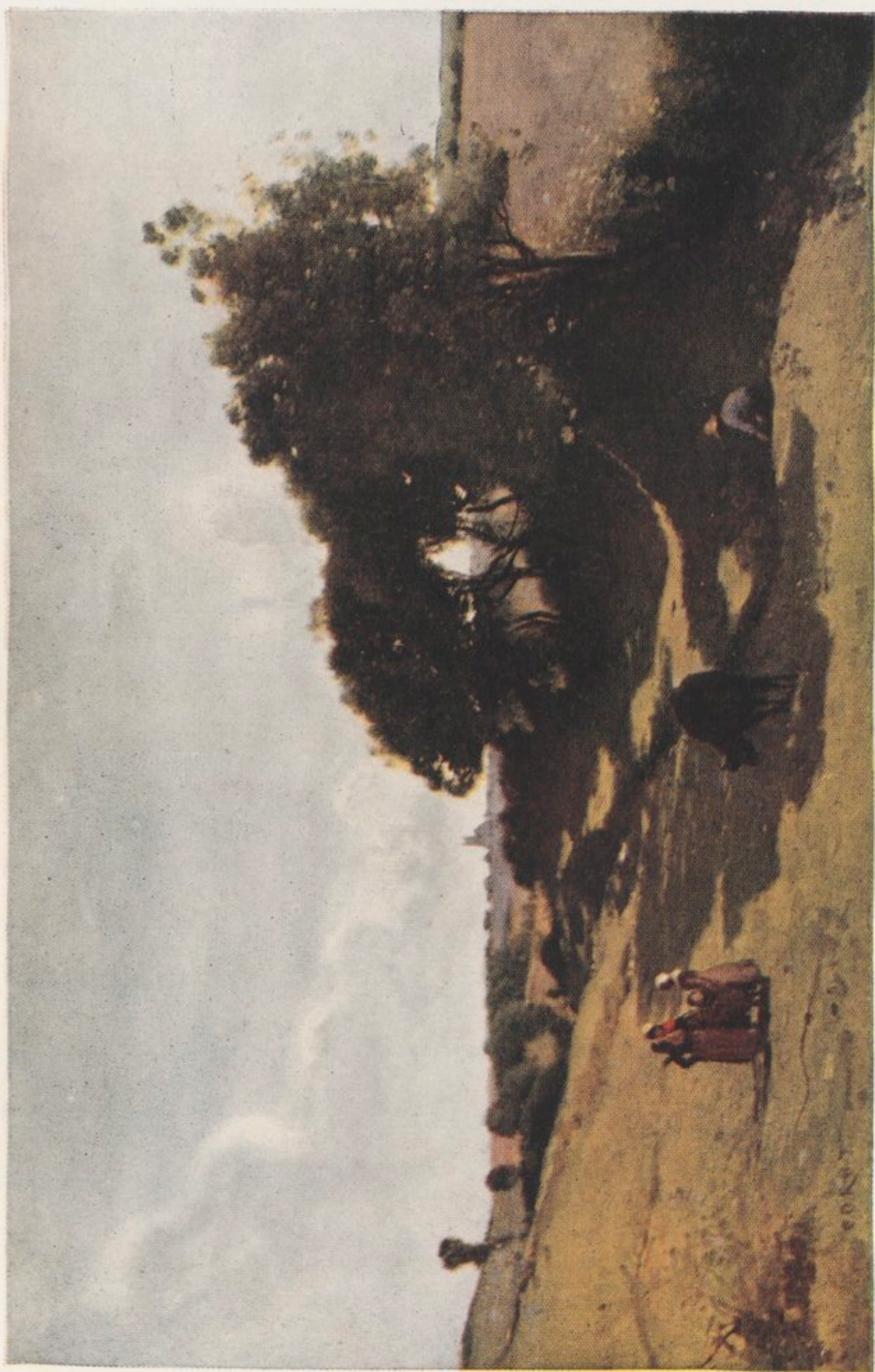
Il existe beaucoup de portraits de Corot, et de voir sa physionomie nous fait pénétrer davantage dans son œuvre ; un des plus intéressants, sans nul doute est celui de l'artiste peint par lui-même, alors qu'il était encore jeune ; il s'est représenté assis devant son chevalet, les épaules larges, le visage régulier et violent, le front plissé par l'effort qu'il fait pour voir.

Un portrait écrit et qu'on ne peut ignorer est celui publié par Théophile Silvestre dans son *Histoire des Artistes vivants* :

“ Corot s'est préservé des chemins souillés . . . Il est simple, bon, et tout à fait exempt des vices incurables attachés à la race des poètes, des artistes et des courtisans : la jalousie, le mensonge et l'impertinence. Il n'est ni âpre, ni curieux, même à l'égard de ses rivaux les plus directs : “ Théodore Rousseau, dit-il, est plus révolutionnaire que moi.” Il ajoutait, en présence des tableaux d'un grand maître : “ C'est un aigle et je ne suis qu'une alouette, je pousse de petites chansons dans mes nuages gris.” Il est complaisant au point de se laisser ennuyer régulièrement à poste fixe deux heures par jour. Il est tellement doux et humain, qu'il

PLANCHE VI.—LE VALLON

“Le Vallon” est certainement une des œuvres les plus connues et les plus admirées de Corot. Elle ne représente pas un de ces effets de lumière auxquels le maître trouvait tant de plaisir, la tranquillité d’une après-midi.



hésite à secouer son modèle endormi . . .
Il est d'une galanterie vive envers les femmes,
d'une bonhomie extrême avec les enfants ;
mais il les surveille avec épouvante s'ils
menacent de changer son atelier en jeu
de paume. Le jour de l'an, les poches
pleines de bonbons, il commence de bonne
heure sa tournée joyeuse ; d'autres fois, il
porte sa gaîté dans la banlieue et
prend tout à fait la clef des champs. Son
accueil est très ouvert, très libre, très
amusant ; il vous parle, vous écoute en
sautillant sur un pied ou sur deux ; il
chante d'une voix très juste des morceaux
d'opéra, travaille, fume la pipe, mange sa
soupe de vigneron sur son poêle et vous
invite même à la partager, oubliant un
moment qu'il n'a devant lui qu'une soupière
et une cuiller.

“ Cette familiarité naïve s'arrête juste là

où commencerait celle du commis-voyageur jovial. Je crois néanmoins et à son avantage, que Corot s'exagère parfois à lui-même la gaîté de son caractère, lorsque je vois la mélancolie si souvent présentée dans ses ouvrages et l'accent de tristesse que par intervalles prennent ses traits : Les joues et le front sont sillonnés de rides profondes ; l'œil soucieux cherche toujours ; la bouche reste douloureusement entr'ouverte. Ah ! c'est qu'il faut combattre non-seulement la vie, mais les difficultés de l'art ! . . . Corot m'a dit souvent : "Quand je me trouve dans un site naturel, je me mets en colère contre mes tableaux." Peut-être aussi les peines de la jeunesse, les soucis contenus de son beau talent longtemps contesté, avaient-ils laissé quelque amertume mystérieuse dans son âme.

"Corot est de haute taille, de structure

herculéenne; sa poitrine, ses épaules, ont la carrure, la solidité d'un coffre-fort; ses mains larges et puissantes jetteraient par la fenêtre les hercules vulgaires. Assailli par une troupe de paysans du midi, dans une de ses excursions avec Marilhat, il assomma d'un coup de poing un des plus furieux, et dit ensuite avec douceur et tristesse: "C'est étonnant, je ne connaissais pas ma force." La richesse du sang qui illumine son visage, la coupe bourgeoise de ses vêtements, la tournure philosophique de ses chaussures, lui donnent à première vue, un certain air vulgaire qui disparaît dans sa conversation presque toujours pleine de saillies naturelles, de sagesse et d'abondance. Il expose ses principes avec une extrême facilité, explique ses moyens pratiques par l'analyse du premier objet qui se trouve sous ses yeux, sa pipe au

besoin. Il aime tant à montrer les lois de son art, qu'un de ses élèves me disait : "Il me parle quelquefois deux heures en chemise et les pieds nus, sans être distrait de ses idées par le froid." Il fut un jour question des académiciens : "Que voulez-vous, me dit-il, ils ont décidé qu'ils ne m'aimeraient pas, je suis trop sincère." Cet artiste aimable et sérieux, dont la vie si pure n'est qu'un long amour, qui travaille encore du matin au soir, rêve comme à vingt ans, la gloire sans intrigues, et ne voudrait pas mourir "sans avoir fait un chef-d'œuvre" devient à mes yeux un homme tout à fait intéressant par le côté spirituel et mordant, soigneusement caché dans sa bonhomie."

Raffaëlli, qui l'a connu plus tard, en parle ainsi :

"Corot était grand, fort, bien découpé ;

c'était un colosse avec l'âme d'un enfant. Il avait l'allure calme et reposée que donne la liberté d'esprit, de petites rentes et une bonne santé. Le front était grand, la bouche large avec de grosses lèvres pleines de bonté. Le menton était carré, l'œil bien ouvert et regardant droit, sans hardiesse inutile, mais sans crainte. Il avait le geste aisé et en largeur, qu'ont les hommes généreux. Il s'habillait comme un bourgeois indépendant de fortune, et se faisait couper les cheveux ras sur le dessus de la tête, aux enfants d'Edouard Il avait la conversation la plus simple du monde et n'affichait ni savoir, ni esprit . . . Mais, sous cette enveloppe de paysan tranquille, se rencontrait un ensemble de qualités bien rares. Il possédait la connaissance des hommes, l'amour de la nature, le jugement droit,

le cœur simple et l'âme tendre ; le caractère sérieux et bonhomme, de la santé, l'intuition des beautés de l'esprit, de la réflexion, des illusions encore, et ce ton sérieux et souriant que donnent une religion bien comprise et le sentiment de notre dignité souvent mis à l'épreuve.

“Cet ensemble de qualités physiques et morales faisait de Corot un type d'homme magnifique, et tel qu'il n'en est pas ou peu. Et si nous acceptons cette définition de la beauté que j'ai présentée naguère, *à savoir que le beau est un état de notre âme dans la nature*, nous serons tentés de reconnaître qu'un tel homme pouvait, sans nul doute, se trouver en merveilleux état d'âme, lorsqu'il peignait ses tableaux.

“L'art de peindre est peut-être plus indiscret qu'aucun autre, dit Fromentin. C'est le témoignage indubitable de l'état

PLANCHE VII.—SOUVENIR D'ITALIE

Tout le talent de Corot se manifeste dans le "Souvenir d'Italie." Les milliers de nuances dans le coloris exquis du ciel lumineux, le fin dessin et la ferme peinture des arbres, l'heureuse fermeté du pinceau font de cette œuvre une des plus belles de toutes les productions du peintre.



How

moral du peintre au moment où il tenait la brosse."

"En effet, dans ses peintures, il se montre fort sans violence, doux sans miel, sain sans sécheresse, droit sans raideur, hardi sans outrecuidance, gai sans hilarité, bon sans bêtise, clairvoyant sans minutie, ferme sans dûreté, élégant sans afféterie. C'est une merveille d'humanité!

"Un tableau de Corot nous donne donc l'exemple de la plus grande beauté humaine, de corps et d'esprit. Il n'est pas un demi-dieu comme Raphaël, un magicien comme Rembrandt, un titan comme Michel-Ange, un alchimiste comme Durer, un gentilhomme comme Velasquez, il est un homme tout court, et c'est assez!

". . . Il est coloriste et ne s'en vante jamais, il dessine mais n'éprouve pas le besoin de s'en targuer. Il compose,

mais comme compose la nature et pas avec méthode, comme le fait Poussin. Il ne raconte jamais, il ne veut pas charmer, et ne cherche pas plus à plaire. Dans ses tableaux, la terre fructifie, les arbres poussent, le vent passe, les nuages se forment, parce qu'il en est et en doit être ainsi, dans une nature bien ordonnée qui fait honnêtement son travail. Voilà de la beauté, voilà de l'art !”

Et il termine par une anecdote amusante : “Un jour que je déambulais pas bien loin de l'étang et de la maison blanche, où Corot habitait alors une partie de l'été, je vis le vieil homme travaillant simplement vêtu d'une blouse bleue, et nu-tête. Je m'approchai de lui sans bruit et me tins à distance respectueuse, mais quel ne fut pas mon naïf étonnement de voir que, sur sa toile, au lieu de reproduire un

petit champ entouré de bouleaux qu'il avait sous les yeux, il avait remplacé la prairie par un étang ! Je ne pus m'empêcher de lui dire :

“Mais, Monsieur Corot, on peut donc sur un tableau, lorsqu'il y a un champ, mettre un étang à la place ?

“Jeune homme, me répondit le vieillard sans se retourner, je suis venu ici dès le matin, et voilà qu'il est dix heures et que le soleil pique. J'ai éprouvé le besoin de me rafraîchir et, alors, j'ai mis de l'eau dans mon tableau !”

Les photographies de Corot sont nombreuses aussi, surtout vers la fin de sa vie, et toutes donnent l'aspect d'un homme heureux ; cette face vieillie et ridée inspire la sympathie, elle est bien celle de l'artiste que l'on a appelé le “*Saint Vincent de Paul de la peinture.*”

Comme le disait un de ses amis : Corot était "admirablement bon." Il le fut envers son père auquel il ne garda pas rancune d'avoir voulu faire de lui un commis drapier, et quand il le perdit à Ville-d'Avray, en 1847, il en a tracé un croquis sur son lit de mort. Il ressentit une grande douleur. Il fut bon envers ses sœurs, envers ses amis, n'oubliant jamais une parole dite en sa faveur. On se rappelle sa liaison avec d'Aligny ; son souvenir était fermé à tout ce qui avait pu lui causer de la peine.

Un exemple de sa charité discrète est, a écrit Jules Claretie, la façon dont il acheta à Daumier, devenu vieux et aveugle, une petite maison sur la route d'Auvers, la manière dont il conduisit le pauvre admirable artiste sous ce toit rustique, et lui dit souriant :

—Voilà une maisonnette où l'on se reposerait volontiers en faisant de la peinture, n'est-ce-pas ?

—Ah ! je crois bien ! répondait Daumier, seulement, je n'ai pas la maison et je n'ai plus d'yeux !

—Les yeux, ça revient ! et quant à la maison, mon cher Daumier, restez-y ! Faites-y apporter votre chevalet, vos pinceaux et votre crayon lithographique ! Elle est à vous ! Gardez-là !

On pourrait multiplier les anecdotes, il aimait tant à donner, que parfois il fut victime de sa générosité, des gens abusèrent de lui, mais il n'en avait aucune peine, et, à ceux qui lui reprochaient d'être si confiant, il répondait : "Allons, je vais me mettre à l'ouvrage, et j'en ferai pour deux fois plus que ce que je viens de donner."

C'est l'amitié qui a tenu la plus grande place dans la vie de Corot et ses biographes n'ont pu y trouver ce qu'on appelle une affaire de cœur, pas même dans l'aventure de mademoiselle Rose qui était employée au magasin de modes de la rue du Bac, et qui avait pris la coutume de venir voir le jeune peintre à son atelier ; elle ne se maria jamais, et trente cinq ans plus tard comptait encore parmi les familiers de l'artiste, constance touchante, sorte de protection amoureuse qui se continua toute une vie.

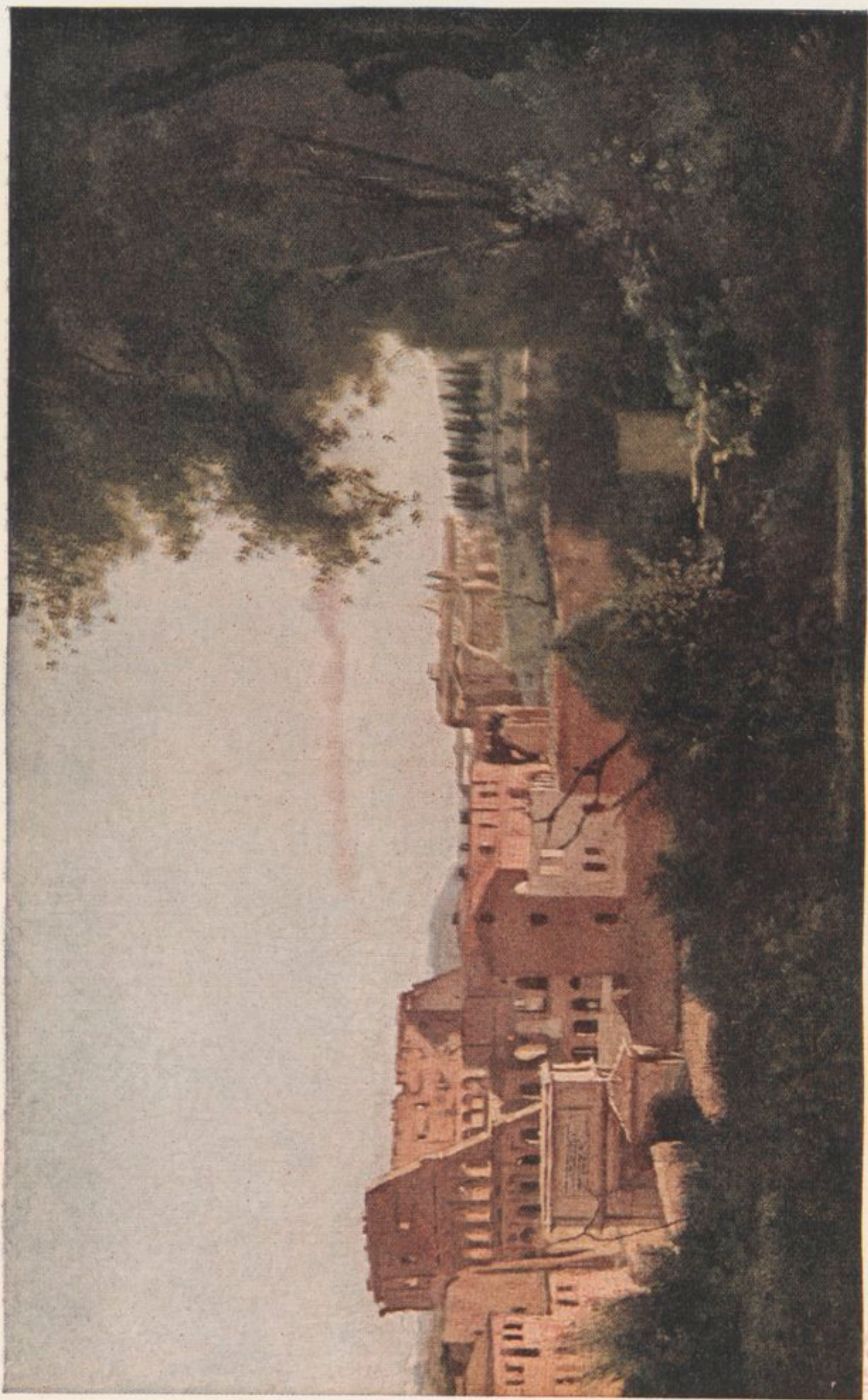
C'est à propos d'elle que Corot racontait ainsi l'histoire de sa première étude qu'il avait gardée dans son atelier.

“Pendant que je faisais ça, il y a trente cinq ans, les jeunes filles qui travaillaient chez ma mère étaient curieuses de voir M. Camille dans ses nouvelles fonctions

PLANCHE VIII.—VUE DU COLISÉE

La "Vue du Colisée" est une reminiscence du premier voyage de Corot à Rome.

Elle montre que déjà, en ses premiers jours, il avait une juste notion de ses moyens et savait rendre avec distinction ce qu'il savait si bien voir. Ce tableau lui valut immédiatement l'estime des grands artistes de son époque.



et s'échappaient du magasin pour venir le regarder. Une d'elles, mademoiselle Rose, accourait plus souvent que ses compagnes. Elle vit encore, est restée fidèle et me rend visite de temps en temps ; elle était encore ici la semaine dernière. O mes amis, quel changement ! et quelles réflexions cela fait naître ! ma peinture n'a pas bougé, elle est toujours jeune, elle donne l'heure et le temps du jour où je l'ai faite, mais mademoiselle Rose et moi, que sommes-nous ? ”

Par l'organisation de son existence, Corot fut toujours séparé, détaché, comme une religieuse, du contact du monde qui l'entourait, il ne trouvait aucun plaisir à ces cénacles de romantiques, assistait parfois à des réunions d'artistes, mais cette ambiance ne l'influçait pas, il ne changeait rien à sa manière d'être.

Simple et sincère, il poursuivait avec joie l'occupation qu'il avait choisie, il se consacrait entièrement au travail, il ne s'apercevait pas, ne souffrait pas de son existence solitaire ; elle ne lui était pas un fardeau. Sa foi dans "le bon Dieu" vers lequel il levait les yeux comme un enfant était si complète que le chagrin ne l'atteignait pas, et ne pouvait troubler son inlassable tranquillité.

On rapporte que peu de jours avant sa fin, il dit à un ami qu'il avait vu en rêve un paysage avec un ciel rose et des nuages roses aussi : c'était délicieux, ajoutait-il, je ne me souviens pas bien, mais quelle belle toile il y aurait à faire.

Le matin du jour où il mourut, 23 février 1875, il dit à sa bonne qui lui apportait un peu de nourriture : "Le père Corot dînera là-haut ce soir."

“ Il sera très difficile de remplacer l'artiste, mais l'homme ne pourra jamais être remplacé.” Cette phrase est un hommage à sa mémoire, et celle-ci également : “ La mort aurait dû avoir pitié avant de faucher une si belle et si douce vie de travail.”

Une vente de quelques-unes des œuvres de Corot eut lieu après sa mort ; le chiffre réalisé, quoique important, ne serait qu'une très petite fraction de la somme qu'atteindraient les mêmes tableaux s'ils passaient aujourd'hui aux enchères, la gloire du peintre a toujours été en augmentant.

Ses œuvres sont maintenant éparses dans tous les pays ; le Louvre, grâce à la collection Thomy-Thiery et à celle de M. Chauchard, possède certainement les plus belles ; il y en a beaucoup en

Amérique, mais malheureusement la spéculation a effrontément expédié là-bas, des tableaux de contrefaçon.

Corot demeure un grand artiste à part, parce qu'il a vu l'âme des êtres et des choses, il a su exprimer les heures mystérieuses de la nature, la sérénité des ciels, la splendeur des soleils couchants, le silence des bois, le miroir des eaux, il a su aussi rendre avec perfection, l'être humain.

Les figures de Corot ont été contestées; aujourd'hui on les recherche avec passion, on s'est aperçu que le peintre est aussi supérieur là que dans ses paysages, et Gustave Geffroy lui a, sur ce point de vue spécial, consacré une étude qui a sa place ici.

“. . . On a quelque peine à retrouver et à réunir des opinions sur les figures de Corot. M. Moreau-Nélaton qui s'y est

attaché, n'a guère constaté avec l'hostilité que l'indifférence. Du moins il a donné de la manière et de la poétique de Corot, peintre de figures, la plus heureuse analyse. Les Italiennes de la rue Mouffetard alternaient dans la pose avec les coureuses des ateliers de Montmartre, beautés banales, charmes cent fois vulgarisés, déjà, mais qui suffisaient à allumer l'étincelle du génie. . . . Ces créatures étaient faites par l'artiste à son image : douces, tendres et rêveuses.

“ Et voici un détail intéressant sur le travail de Corot. Son modèle pouvait bouger, il ne le gourmandait point. Les habitués de l'atelier en prenaient à leur aise, telle la petite d'Aubigny, devenue familière à la longue, qui babillait, chantait, riait, ne tenait pas en place. Un jour que quelqu'un critiquait

devant lui ce sans-gêne. Mais c'est justement cette mobilité que j'aime en elle, moi, je ne suis pas de ces spécialistes qui font le morceau, mon but c'est d'exprimer la vie. Il me faut un modèle qui remue."

"Le modèle, en effet, chez Corot est animé, en dehors même de l'animation d'un mouvement, d'une action. Regardez les figures qui sont assises, inoccupées, cette femme qui a jeté sur son épaule une couverture rayée de rose et de gris, et dont les chairs argentées se modèlent sur un fond de mur gris. Tout en elle est vivant, elle est véritablement "remuante" comme le voulait Corot, si l'on entend par là, que sa chair, son visage, ses paupières, sa bouche, ses mains expriment par une infinité de nuances, le passage de la vie pendant la minute présente.

“ . . . Corot ne fixe pas ses figures, il ignore le durcissement de la matière et de l'attitude, il ne veut pas peindre en trompe-l'œil les vêtements.

“Pour lui, il ne faut pas se lasser de le redire, tout est forme et valeurs, et il se place devant la figure humaine comme devant un paysage. Il peint le corps et les vêtements comme il peint les terrains, les feuillages et les nuées et il a fallu vraiment chez les critiques et les amateurs de son temps un singulier parti-pris ou une indifférence par trop ignorante pour dédoubler cette personnalité d'artiste si une, si complète, pour exalter le paysagiste aux dépens du figuriste.

Aujourd'hui, toutes les polémiques ont cessé, l'avis est unanime, l'œuvre de Corot rayonne dans une gloire absolue ; citer ses tableaux, c'est énumérer des chefs-d'œuvre :

La Cathédrale de Chartres, Saint Gérôme, Silène, le Petit Berger, le Soir, Saint-Sébastien, le printemps, le concert, le verger, la toilette, Orphée ramenant Eurydice des Enfers où se reconnaît sous les traits d'Orphée, Mme Pauline Viardot, le lac, l'étang de Ville-d'Avray, la Bacchante, le pont de Mantes, la Cathédrale de Sens, la Route d'Arras, le forum romain, le port de la Rochelle, le baptême du Christ, dans l'église de Saint Nicolas du Chardonnet, etc.

Il fut toujours sincère, sa foi était simple, son but défini, son labeur infatigable, une vision sûre, un esprit de rêve, un cœur de bonté, tel était Corot.



REPORT

1881

The following report was made by the
Committee on the subject of the
proposed changes in the
constitution of the
association, and is
submitted to the
annual meeting of the
association, held at
the city of New York,
on the 1st day of
January, 1881.

